

CRÉBILLON

• *Le libertin* :
« Si je ne me raidissais par contre les
impulsions [de la nature], c'est-
à-dire qu'en moi l'esprit ne corrom-
pît point le cœur, je ne serais pas ce
que je suis. » (*Lettres athéniennes*)

■ Éditions et Études ■

LESAGE : *Histoire de Gil Blas*, par
Roger Laufer, Garnier-Flamma-
rion, 1977 ; par Étienne Folio,
1973.

CHALLE : *Les Illustres Françaises*, par
Frédéric Deloffre, Les Belles-Let-
tres, 1959.

MARIVAUX : *La Vie de Marianne*, par
Henri Coulet et Michel Gilot,
Garnier-Flammarion, 1978.
Le Paysan parvenu, par Michel Gilot,
Garnier-Flammarion, 1978.

PRÉVOST : *Manon Lescaut*, par Fré-
déric Deloffre et Roger Picard,
Garnier 1965 ; par Jean-Louis
Bory, Folio, 1972.
Cleveland, par Jean Sgard, P.U.G.,
1978.

Histoire d'une Grecque moderne, par
Jean Sgard, P.U.G., 1989.

CRÉBILLON : *L'Écumoire*, par Ernest
Sturm, Nizet, 1976.

Les Égaréments du cœur et de l'esprit,
par Jean Dagen, Garnier-Flam-
marion, 1985.

Études

Roger Laufer : *Lesage et le métier de
romancier*, Gallimard, 1971.

Henri Coulet : *Marivaux romancier*,
Colin 1975 ; *Le Roman jusqu'à la
Révolution*, Colin.

Jean Sgard : *Prévost romancier*, Corti,
1968.

Didier Souillier : *Le roman picares-
que*, P.U.F., 1980.

Les nouveaux horizons de la pensée

CHAPITRE 2



Les nouveaux horizons de la pensée

REPÈRES ET CHRONOLOGIE

Une géographie politique en mouvement

À l'aube du XVIII^e siècle, l'équilibre des nations européennes s'est modifié : aux royaumes de droit divin, d'un catholicisme sectaire, comme la France ou l'Espagne, s'opposent les nations protestantes comme la Hollande, l'Allemagne du Nord et l'Angleterre où Guillaume d'Orange fait prévaloir un régime parlementaire. Voltaire et Montesquieu iront les observer sur place.

De nouveaux maîtres à penser

Les nouveaux maîtres à penser européens, Spinoza, Leibniz, Locke, Newton, sont des étrangers, souvent réformistes et dont l'influence se fait sentir en France : leur lutte contre les préjugés, leur prédilection pour la raison, l'omniprésence chez eux de l'esprit critique, la séparation qu'ils tracent entre la morale et la religion conduisent à une vision optimiste du monde et à la condamnation du fanatisme. La *Lettre sur la tolérance* de Locke, traduite en 1710, sert de référence à tous ceux qui rêvent d'une révolution intellectuelle ou d'une approche nouvelle des institutions et du rôle de l'Église.

Voyages et progrès

Le contexte historique n'est pas moins favorable aux voyages : aventuriers, colonisateurs, négociants empruntent des itinéraires européens ou exotiques. La puissance économique commence à reposer sur le commerce maritime, comme le constate Voltaire dans les *Lettres philosophiques* ou *Le Mondain*. Les protestants français contraints à l'exil, comme Bayle, rencontrent des esprits étrangers et sont attirés vers l'Angleterre et les Pays-Bas où se publient les ouvrages interdits pour la censure. Montesquieu prépare *De l'Esprit des lois* en menant son enquête à travers toute l'Europe.

Orient et philosophie

Les récits des voyageurs nourrissent l'imagination. On s'enthousiasme pour ceux de Tavernier, Bernier et Chardin qui mettent l'Orient à la mode et dont Montesquieu s'inspire dans ses *Lettres persanes*. La traduction des *Mille et Une Nuits* de Galland contribue puissamment à accentuer la vogue de l'orientalisme : elle n'est pas étrangère au succès foudroyant du roman épistolaire de Montesquieu, et elle ouvre la voie à la philosophie orientale de Voltaire.

L'anglophilie

L'anglophilie et la découverte d'autres horizons se transforment en expériences littéraire, initiatique ou politique : dès 1720, les Français peuvent lire le *Robinson Crusoe* de Daniel de Foe et, en 1726, les *Voyages de Gulliver*, sous le vernis d'une fausse naïveté, universalisent le rêve d'un ordre naturel.

Lecteur de Locke, de Newton et de Swift, Voltaire reprend la leçon de l'Angleterre dans un petit livre, les *Lettres philosophiques*, qui va devenir le manifeste des Lumières.

1. MODÈLES ET OUVERTURES ÉTRANGERS

SPINOZA (1632-1677)

Traité théologico-politique (1670)

Avant de souligner dans l'*Éthique* (1671-1677) la nécessité de séparer la religion, fondée sur la révélation, de la philosophie, fondée sur la raison, Spinoza (1632-1677) démontre dans le *Traité théologico-politique* que le pire des régimes politiques est le despotisme.

■ La liberté ■

[...]La fin de l'État n'est pas de faire passer les hommes de la condition d'êtres raisonnables à celle de bêtes brutes ou d'automates, mais au contraire il est institué pour que leur âme et leur corps s'acquittent en sûreté de toutes leurs fonctions, pour qu'eux-mêmes usent d'une Raison libre, pour qu'ils ne luttent point de haine, de colère ou de ruse, pour qu'ils se supportent sans malveillance les uns les autres. La fin de l'État est donc en réalité la liberté.

SPINOZA, *Traité théologico-politique*, chap. XX (1670)

LOCKE (1632-1704)

Essai sur l'entendement humain (1690)

L'*Essai sur l'entendement humain* (1632-1704) est un ouvrage de psychologie qui essaie de comprendre d'où viennent les idées et comment fonctionne le cerveau humain. Voltaire, dans ses *Lettres philosophiques*, extrait de Locke une nourriture immédiatement assimilable par ses contemporains : en célébrant l'expérience et l'observation des faits, il vise la crédulité, la superstition et la religion.

■ Le sensualisme ■

Tant de raisonneurs ayant fait le roman de l'âme, un sage est venu, qui en a fait modestement l'histoire. Locke a développé à l'homme la raison humaine, comme un excellent anatomiste explique les ressorts du corps humain. Il s'aide partout du flambeau de la physique ; il ose quelquefois parler affirmativement, mais il ose aussi douter ; au lieu de définir tout d'un coup ce que nous ne connaissons pas, il examine par degrés ce que nous voulons connaître. Il prend un enfant au moment de sa naissance ; il suit pas à pas les progrès de son entendement ; il voit ce qu'il a de commun avec les bêtes et ce qu'il a au-dessus d'elles ; il consulte surtout son propre témoignage, la conscience de sa pensée.

10 « Je laisse, dit-il, à discuter à ceux qui en savent plus que moi, si notre

âme existe avant ou après l'organisation de notre corps ; mais j'avoue qu'il m'est tombé en partage une de ces âmes grossières qui ne pensent pas toujours, et j'ai même le malheur de ne pas concevoir qu'il soit plus
15 nécessaire à l'âme de penser toujours qu'au corps d'être toujours en mouvement. »

VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, Lettre XIII, « Sur Monsieur Locke »

GALLAND (1646-1715)

Les Mille et Une Nuits, trad., (1704)

À la recherche de couleur locale et de pittoresque, les écrivains du XVIII^e siècle trouvent un merveilleux aliment dans les traductions de textes orientaux, et notamment dans celle des *Mille et Une Nuits*, connues dès 1704 grâce à la traduction de Galland. De ce recueil de contes dépourvus de toute logique, où l'action rebondit au gré de la magie, Voltaire et les philosophes retiennent une image précaire de la condition humaine, livrée au hasard et à un arbitraire absurde : tel le sort de Zadig ou de Candide. Mais les héros des *Mille et Une Nuits* recèlent souvent en eux des ressources extraordinaires qui leur permettent de conjurer le sort. Ce sera la leçon de *Zadig*, de *Candide*. Le féminisme et le culte du bonheur caractérisent encore un Orient philosophique où la vie peut associer la sagesse et le plaisir. L'*histoire de Zobéide*, qui se termine par le mariage de l'héroïne avec le calife Haroun-al-Raschid, illustre le foisonnement du merveilleux.

■ Le foisonnement du merveilleux ■

Nous étions dans le golfe Persique, et nous approchions de Bassora, où, avec le bon vent que nous avions toujours, j'espérais que nous arriverions le lendemain. Mais la nuit, pendant que je dormais, mes sœurs prirent leur temps et me jetèrent à la mer ; elles traitèrent de la même sorte le prince, qui
5 fut noyé. Je me soutins quelques moments sur l'eau, et par bonheur, ou plutôt par miracle, je trouvai fond. Je m'avançai vers une noirceur qui me paraissait terre, autant que l'obscurité me permettait de la distinguer. Effectivement, je gagnai une plage, et le jour me fit connaître que j'étais dans une petite île déserte, située environ à vingt milles de Bassora. J'eus bientôt
10 fait sécher mes habits au soleil ; et, en marchant, je remarquai plusieurs sortes de fruits et même de l'eau douce ; ce qui me donna quelque espérance que je pourrais conserver ma vie.

Je me reposais à l'ombre, lorsque je vis un serpent ailé fort gros et fort long qui s'avançait vers moi en se démenant à droite et à gauche, et tirant
15 la langue ; cela me fit juger que quelque mal le pressait. Je me levai ; et, m'apercevant qu'il était suivi d'un autre serpent plus gros qui le tenait par la queue et faisait ses efforts pour le dévorer, j'en eus pitié. Au lieu de fuir, j'eus la hardiesse et le courage de prendre une pierre qui se trouva par hasard près de moi ; je la jetai de toute ma force contre le plus gros serpent ; je le frappai
20 à la tête, et l'écrasai. L'autre, se sentant en liberté, ouvrit aussitôt ses ailes, et s'envola ; je le regardai longtemps dans l'air comme une chose extraordinaire ; mais, l'ayant perdu de vue, je me rassis à l'ombre dans un autre endroit, et je m'endormis.

À mon réveil, imaginez-vous quelle fut ma surprise de voir près de moi
25 une femme noire, qui avait des traits vifs et agréables, et qui tenait à l'attache deux chiennes de la même couleur. Je me mis à mon séant, et lui demandai



Illustration des *Mille et Une Nuits*, par Conrad H. Leigh, 1909. Paris, Bibliothèque des Arts décoratifs.

qui elle était. « Je suis, me répondit-elle, le serpent que vous avez délivré de son cruel ennemi, il n'y a pas longtemps. J'ai cru ne pouvoir mieux reconnaître le service important que vous m'avez rendu qu'en faisant l'action
30 que je viens de faire. J'ai su la trahison de vos sœurs ; et, pour vous en venger, d'abord que j'ai été libre par vos généreux secours, j'ai appelé plusieurs de mes compagnes, qui sont fées comme moi ; nous avons transporté toute la charge de votre vaisseau dans vos magasins de Bagdad, après quoi nous l'avons submergé. Ces deux chiennes noires sont vos deux sœurs, à qui j'ai
35 donné cette forme. »

Les Mille et Une Nuits, trad. d'Antoine Galland, Garnier-Flammarion, I (1965)

SWIFT (1667-1745)

Voyages de Gulliver (1726)

Les *Voyages de Gulliver* sont l'occasion pour Jonathan Swift d'offrir à son héros des aventures étonnantes chez les nains de Lilliput, image transposée de l'humanité examinée par un géant ; au cours du second chapitre chez les géants de Brobdingnag, il sera installé dans une boîte de poupées.

Voltaire, qui a tant emprunté à Swift, inversera le merveilleux philosophique dans *Micromégas* : son héros n'est pas un homme parti à la rencontre d'êtres vivants dont il attend la vérité, c'est un visiteur qui, comme l'auteur des *Lettres philosophiques*, se déplace pour pouvoir porter un jugement sur l'humanité.

■ Une caricature de l'Angleterre ■

À Brobdingnag, Gulliver engage la conversation avec le roi des géants qui souhaite connaître les institutions politiques de l'Angleterre.

Il me pria de lui décrire le plus exactement possible les institutions politiques de l'Angleterre, car, si attachés que soient d'habitude les Princes aux coutumes de leur propre pays (cette idée sur les autres monarques, c'étaient mes récits qui la lui avaient donnée), il serait heureux d'entendre
5 parler de quelque chose qui valût d'être imité. [...]

Il fut complètement ébahi de l'histoire que je lui avais fait de nos affaires au cours du dernier siècle. Il n'y voyait, m'affirma-t-il, qu'une accumulation de conspirations, rébellions, meurtres, massacres, révolutions, bannissements, le tout n'étant que l'effet désastreux de notre cupidité, notre esprit de
10 faction, notre hypocrisie, notre perfidie, notre cruauté, notre rage, notre folie, notre haine, notre luxure, notre malveillance et notre ambition. Sa Majesté, au cours d'une nouvelle audience, prit la peine de récapituler l'ensemble de ce que je lui avais dit, mettant en regard les questions qu'Elle avait posées et les réponses que j'avais faites. Puis, me prenant dans ses mains et me



Richard Redgrave, *Gulliver exposé à la ferme de Brobdingnag*, XIX^e siècle. Londres, Victoria and Albert Museum.

15 caressant gentiment, sa majesté s'exprima en ces termes, que je n'oublierai jamais : « Mon petit ami Grildrig, vous m'avez fait de votre pays un panégyrique tout à
20 fait admirable. Vous avez nettement prouvé que l'ignorance, l'incapacité et le vice sont les qualités que vous requérez d'un législateur. [...] Il ne ressort pas, de votre
25 exposé, qu'une seule vertu soit jamais exigée pour l'obtention d'une de vos charges publiques, et encore moins que les prêtres soient promus pour leur piété et leur
30 savoir, les soldats pour leur fidélité et leur vaillance, les juges pour leur intégrité, les sénateurs pour leur patriotisme et les conseillers pour leur sagesse. »

SWIFT, *Voyages de Gulliver* (1726)

2. UN NOUVEAU REGARD : MONTESQUIEU (1689-1755)

L'AUTEUR

Un homme libre

Charles-Louis de Secondat naît en 1689 au château de La Brède près de Bordeaux. Élevé parmi les paysans jusqu'à onze ans, il part suivre à Juilly l'enseignement très moderne des oratoriens, orienté vers l'histoire, la géographie et les langues vivantes. Licencié en droit, reçu avocat au Parlement de Guyenne, le voilà en 1709 à Paris. Son dépaysement favorise une observation qui devient vite sociale. En 1716, il hérite de son oncle ses terres et le nom de Montesquieu, sa fortune et la charge de président au Parlement de Bordeaux. Très attaché à ses vignobles, indépendant vis-à-vis du pouvoir souverain, en cela différent des courtisans qui mendient les faveurs royales, il est l'un des derniers représentants de cette noblesse libre que Richelieu et Louis XIV ont voulu faire disparaître.

À la recherche du sens de l'histoire

Magistrat sans vocation, il échappe à son horizon provincial avec la publication de ses *Lettres persanes* dont l'humour masque l'intention profonde : la quête d'une société fondée sur la nature et la raison. Cette œuvre fera de lui un homme à la mode.

Soucieux de confronter ses lectures avec l'expérience vivante de l'étranger, il part en 1728 pour un voyage de plusieurs années, véritable enquête critique à travers l'Europe. Dès son retour à La Brède, sa volonté de chercher un sens à l'histoire anime son intense activité intellectuelle. Ses *Considérations* constituent un livre précurseur où l'aventure de Rome illustre l'histoire de toutes les sociétés.

Le testament d'une vie

Montesquieu se consacre à partir de 1731 à son grand ouvrage : dix-huit livres sont achevés en 1742. Atteint de la cataracte, l'écrivain travaille néanmoins huit heures par jour, dicte ce qu'il ne peut plus rédiger et multiplie les additions. *De l'Esprit des lois* paraît en 1748. Malgré sa *Défense de l'Esprit des lois*, Montesquieu voit l'ouvrage mis à l'Index.

Il meurt à Paris en 1755.

1689 Naissance de Montesquieu à La Brède.
1700-1705 Études au collège de Juilly.
1709 Premier séjour à Paris.
1716 Président au Parlement de Bordeaux.
1716-1720 Grande activité scientifique au sein de l'académie de Bordeaux.
1721 *Lettres persanes*.

1728-1731 Voyage en Europe (Autriche, Hongrie, Italie, Bavière, Prusse, Pays-Bas, Angleterre).
1734 *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*.
1748 *De l'Esprit des lois*.
1750 *Défense de l'Esprit des lois*.
1755 Mort de Montesquieu.

Lettres persanes (1721)

Montesquieu devient soudain célèbre grâce à un roman épistolaire audacieux et spirituel, les *Lettres persanes*, publié à Amsterdam : il se garde bien d'avouer qu'il est l'auteur d'un ouvrage aussi irrévérencieux pour la France que pour la Perse

Deux Persans, Rica et Usbek, ont quitté Ispahan pour entreprendre un long voyage en France. À Paris, ils s'étonnent des coutumes, des pratiques religieuses et de traditions politiques différentes des leurs. Pendant les huit années de leur séjour (1712-1720), ils font part de leurs impressions à leurs compatriotes et reçoivent des nouvelles de leur pays. Les dernières lettres servent à relater la tragédie du sérail, elles constituent le « roman de harem ». Pour tout incident au sérail d'Usbek, Montesquieu présente plusieurs versions, celle des femmes, du chef des eunuques ou de quelque serviteur. À distance, Usbek tranche les conflits ; mais avec la prolongation de son absence, la situation se dégrade et tourne à la catastrophe : la favorite Roxane se suicide.

■ Vertu, bonheur et démocratie ■

MONTESQUIEU
Lettres persanes
(1721)

L'histoire d'un peuple imaginaire, les Troglodytes, est retracée dans quatre lettres qui sont l'occasion d'un échange de réflexions entre Mirza, resté en Perse, et Usbek, en route pour Paris. Ce dernier utilise une parabole pour mieux faire comprendre qu'il n'y a pas de vie sociale possible sans vertus morales : les premiers Troglodytes, féroces et menés par leur égoïsme, tuent leur roi, vivent dans l'anarchie et sont exterminés par une épidémie qui fait triompher leur ingratitude (lettre 11). Deux familles justes et généreuses échappent à la mort. Elles créent un jeune peuple dont la vie communautaire heureuse et tranquille repose sur l'altruisme et l'abnégation (lettre 12).

Usbek à Mirza, à Ispahan

Comme le peuple grossissait tous les jours, les Troglodytes¹ crurent qu'il était à propos de se choisir un roi². Ils convinrent qu'il fallait déférer³ la couronne à celui qui était le plus juste, et ils jetèrent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge et par une longue vertu. Il n'avait pas voulu se trouver à cette assemblée ; il s'était retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avait fait de lui : « À Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodytes, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi ! Vous me déférez la couronne, et, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne. Mais comptez que je mourrai de douleur d'avoir vu en naissant les Troglodytes libres et de les voir aujourd'hui assujettis⁴. » À ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes. « Malheureux jour ! disait-il ; et pourquoi ai-je tant vécu ? » Puis il s'écria d'une voix sévère : « Je vois bien ce que c'est, ô Troglodytes ! votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous : sans cela vous ne sauriez subsister, et vous tomberiez dans le malheur de vos premiers pères. Mais ce joug vous paraît trop dur ; vous aimez mieux être soumis à un prince et obéir à ses lois, moins rigides que vos mœurs. Vous savez que, pour lors, vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses et languir dans une lâche volupté, et que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les

1. Usbek situe en Arabie les Troglodytes, « habitants des cavernes ».

2. On pense au XVIII^e et au XVIII^e siècle que le régime républicain convient seulement à de petits États.

3. Accorder.

4. Devenus les sujets d'un monarque.

5. De *l'Esprit des lois*, III, 5 : « Que la vertu n'est point le principe d'un gouvernement monarchique. »

6. Aussi bien.

25 grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu⁵. » Il s'arrêta un moment et ses larmes coulèrent plus que jamais. « Eh ! que prétendez-vous que je fasse ? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodyte ? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse parce que je la lui commande, lui qui la ferait tout de même⁶ sans moi, et par le seul penchant de sa nature ? Ô Troglodytes ! je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux : pourquoi voulez-vous que je les afflige, et que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu ? »

D'Erzeron, le 6 de la lune de Gemmadi 2, 1711
MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, Lettre 14,

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. En quoi le début de la lettre 14 ramène-t-il le lecteur au commencement de l'histoire des Troglodytes ?
2. Jugez-vous vraisemblable l'histoire mouvementée des Troglodytes, ou y voyez-vous seulement une parabole pseudo-historique ?
3. En quoi l'analyse morale de la décadence d'un peuple, chez qui la vertu disparaît, annonce-t-elle directement une idée fondamentale de *l'Esprit des lois* ?

Les effets de style

1. Étudiez les moyens qui rendent convaincante l'éloquence du vieillard.
2. Repérez le champ lexical* de la vertu et recherchez le contenu de la notion. Quelle liaison Montesquieu établit-il entre la vertu morale et la vertu politique ?

■ AU-DELÀ DU TEXTE

Recherche thématique

- Étudier le mythe de l'âge d'or chez Montesquieu : histoire des Troglodytes. – Voltaire : *Candide* chap. 17-18, l'Eldorado. – Rousseau : *Discours sur l'origine de l'inégalité* (voir p. 512).



POINT DE VUE CRITIQUE

Masques et illusion

« Ainsi la société de la Régence apparaît comme un monde masqué. Tout y est feint : les hommes croyaient s'occuper sérieusement de choses sérieuses. Et soudain ils se voient tels qu'ils sont : des comédiens. La religion : cérémonies. La majesté royale : un art de magie (*« ce roi est un grand magicien »*) ; l'esprit : des grimaces apprises. Partout des masques. Quoi d'étonnant à cela ? Sitôt que le regard conteste la légitimité des apparences, tout lui apparaît masque. L'ironie est partout à l'affût du mensonge et de l'illusion, qui lui sont douces proies. Elle se divertit des contradictions de l'être et du paraître. Nulle part Montesquieu n'est si magistral que lorsqu'il s'agit de montrer le néant

réel de « l'homme qui représente »... Mais, pour faire tomber les masques de l'hypocrisie et des préjugés, il a fallu faire entrer dans Paris des personnages masqués. Le travesti persan de Rica et d'Usbek sert, en quelque façon, de « réactif » : une sorte de contagion fait que les faux Persans propagent le sentiment du faux ; dès qu'ils s'avisent d'examiner une de nos certitudes, elle nous devient aussitôt hypothétique, comme si leur regard avait le don de transformer ce qu'il rencontre : une fois vus par ces étrangers, les objets n'ont plus pour nous la même consistance : ils sonnent faux. »

Jean STAROBINSKI, *Montesquieu par lui-même*, coll. Points Essais, © éd. du Seuil, 1953, p. 62-63

Vu par les yeux d'un étranger, le monde parisien représenté dans les Lettres persanes constitue une véritable comédie sociale. Rica, le plus jeune des deux Persans qui voyagent en France, raconte à un de ses amis son étonnement devant le spectacle des femmes condamnées aux travaux forcés de la coquetterie et soumises à toutes les inconstances de la mode.

Rica à Rhédi, à Venise

Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants¹. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver. Mais, surtout, on ne saurait croire combien il en coûte

5 à un mari pour mettre sa femme à la mode.

Que me servirait de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures ? Une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers, et, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout serait changé.

10 Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne en revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans. Le fils méconnaît le portrait de sa mère, tant l'habit avec lequel elle est peinte lui paraît étranger ; il s' imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

15 Quelquefois, les coiffures montent insensiblement², et une révolution les fait descendre tout à coup³. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même. Dans un autre, c'étaient les pieds qui occupaient cette place : les talons faisaient un piédestal qui les tenait en l'air⁴. Qui pourrait le croire ? Les architectes ont été

20 souvent obligés de hausser, de baisser et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeaient d'eux ce changement, et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches, et elles disparaissent toutes le lendemain.



Coiffure à l'échelle. Caricature du XVIII^e siècle, d'après une estampe de l'époque.

1. Vivement frappants.
2. Cette mode a été lancée par Mlle de Fontanges, favorite de Louis XIV à la fin du règne, qui, un jour de grand vent, retint sa chevelure au-dessus de sa tête en la nouant avec une jarretière : elle consiste en une coiffure très élevée maintenue à l'aide de rubans et de dentelles.
3. Sous la Régence on porte les cheveux plats.
4. Avant les talons Louis XV, les talons sont déjà très hauts sous la Régence et placés sous la courbure du pied (ce qui conduit à marcher à petits pas).

5. Allusion à la mode des jupes à paniers montés sur des cerceaux de bois qui dissimulent la taille et font ressembler les femmes à des ballons.

6. De fausses dents.

7. Avril.

25 Autrefois, les femmes avaient de la taille⁵ et des dents⁶ ; aujourd'hui, il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoi qu'en disent les mauvais plaisants, les filles se trouvent autrement faites que leurs mères.

Il en est des manières et de la façon de vivre comme des modes : les Français changent de mœurs selon l'âge de leur roi. Le monarque pourrait même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avait entrepris. Le Prince imprime le caractère de son esprit à la Cour ; la Cour, à la Ville ; la Ville, aux provinces. L'âme du souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris, le 8 de la lune de Saphar⁷ 1717
MONTESQUIEU, Lettres persanes, Lettre 99

■ POUR LE COMMENTAIRE COMPOSÉ

Inspirez-vous, pour la préparation de ce commentaire, du plan détaillé qui suit et des questions qui l'accompagnent.

1. Le comique de la mode vu par un Persan.

a. Le choix du scripteur. Que représente par sa sonorité le nom de Rica ? Pourquoi Montesquieu fait-il écrire cette lettre par le plus railleur et le plus enjoué des deux Persans qui séjournent à Paris ? Quels avantages offre à Rica sa situation d'étranger ? Que retient-il de ce qu'il voit ?

b. Pourquoi les modes lui paraissent-elles comiques ? Quels contrastes peut-il constater avec les modes persanes ?

c. Pour quelles raisons use-t-il de l'exagération ?

2. La mise en valeur de l'extravagance par la caricature.

a. Soulignez comment la finesse de l'analyse se mêle au badinage en regroupant les détails qui mettent en relief :

- la fréquence des changements ;
- leur ampleur ;
- leur illogisme ;
- leur coût.

b. Montrez comment, à partir d'une observation réelle, Rica glisse vers une description burlesque et caricaturale en commentant :

- ses formules bouffonnes ;
- l'usage d'hyperboles* colorant le persiflage ;
- son écriture « cinématographique », faisant ressortir l'effet d'instantanéité dans les mouvements ;
- le comique de l'absurde amené par des constatations d'un sérieux imperturbable.

3. Badinage et philosophie.

Rica, en bon Persan, s'étonne des libertés qui sont accordées aux femmes.

a. En quoi Rica offre-t-il un témoignage :

- sur l'évolution des mœurs aussitôt après la mort de Louis XIV ?
- sur le caractère des Français ?

b. Expliquez le raccourci saisissant des éléments de la société, présentés selon leur importance décroissante.

c. Quelles expressions formant une image filée* soulignent l'analyse sociologique des mutations liées à l'âge du roi et au roi lui-même ?

d. Comment la succession de verbes, les paliers successifs, la formule finale traduisent-ils le manque de lucidité d'un roi utilisant sa fonction pour mettre en œuvre l'asservissement de ses sujets ? Quelles conséquences néfastes de l'absolutisme royal sont mises en relief ?

Conclusion

Vous ferez ressortir :

- le rôle du regard étranger faussement étonné ;
- le rôle de l'ironie dans le dévoilement des contradictions entre l'être et le paraître ;
- l'emploi par Montesquieu de tout un système d'analogies permettant de découvrir la portée sociologique et politique du texte.

■ AU-DELÀ DU TEXTE

Discussion.

• Le comique de la mode. Inspirez-vous des réflexions de Bergson dans *Le Rire*.

« Toute mode est risible par quelque côté. Seulement, quand il s'agit de la mode actuelle, nous y sommes tellement habitués que le vêtement nous paraît faire corps avec ceux qui le portent. [...] Mais supposez un original qui s'habille aujourd'hui à la mode d'autrefois : notre attention est appelée alors sur le costume, nous le distinguons alors absolument de la personne, nous disons que la personne "se déguise" (comme si tout vêtement ne déguisait pas) et le côté risible de la mode passe de l'ombre à la lumière. »

■ La tragédie du sérail ■

MONTESQUIEU
Lettres persanes
(1721)

Le roman de sérail complète l'observation du monde occidental et la réflexion sociologique de Montesquieu. Avec l'absence d'Usbek, puis la mort du grand Eunuque, les épouses s'enhardissent et les événements se précipitent : Roxane, la favorite d'Usbek, est surprise dans les bras d'un jeune homme et prévient toute sanction en s'empoisonnant.

Roxane à Usbek, à Paris

Oui, je t'ai trompé ; j'ai séduit tes eunuques, je me suis jouée de ta jalousie, et j'ai su, de ton affreux sérail, faire un lieu de délices et de plaisirs.

Je vais mourir : le poison va couler dans mes veines. Car que ferais-je ici, puisque le seul homme qui me retenait à la vie n'est plus ? Je meurs ; mais mon ombre s'envole bien accompagnée ; je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrilèges qui ont répandu le plus beau sang du Monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le Monde que pour adorer tes caprices ? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes désirs ? Non ! j'ai pu vivre dans la servitude, mais j'ai toujours été libre : j'ai réformé tes lois sur celles de la nature, et mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrais me rendre grâce encore du sacrifice que je t'ai fait : de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paraître fidèle ; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurais dû faire paraître à toute la Terre ; enfin, de ce que j'ai profané la vertu, en souffrant qu'on appelât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étais étonné de ne point trouver en moi les transports¹ de l'amour. Si tu m'avais bien connue, tu y aurais trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu longtemps l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'était soumis. Nous étions tous deux heureux : tu me croyais trompée, et je te trompais.

Ce langage, sans doute, te paraît nouveau. Serait-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage ?

Mais c'en est fait : le poison me consume ; ma force m'abandonne ; la plume me tombe des mains ; je sens affaiblir jusqu'à ma haine ; je me meurs.

Du sérail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rebiab I^{er}, 1720, MONTESQUIEU, Lettres persanes, Lettre 161

1. Les effusions.
2. Juin.

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Quelles formules de Roxane jettent sur la personnalité d'Usbek un éclairage inattendu ? Relevez les contradictions d'un homme qui, à Paris, juge la France avec la lucidité subtile et généreuse de Montesquieu, mais qui, à Ispahan, foule aux pieds dans sa vie privée tous les principes qu'il prône.
2. Par quels moyens Roxane conquiert-elle la liberté et la dignité ? Quelles formules soulignent la fierté et la majesté tragique du personnage ?
3. En quoi la formule « J'ai réformé tes lois sur celles de la nature » traduit-elle une conception annonçant un vœu profond du XVIII^e siècle, le triomphe de la raison ?

Le ton du récit

1. Analysez le caractère pathétique de cette ultime lettre : pourquoi le dialogue épistolaire engagé par Roxane est-il sans illusion ?
2. Quel effet produit le rappel de tout un passé de haine contre le tyran, de la ligne 4 à la ligne 26 ?
3. Étudiez les antithèses culminant avec le passage du passif à l'actif (ligne 21), qui permettent à Roxane une révélation progressive de la réalité.
4. Comment l'alternance des pronoms personnels de la première personne et de la deuxième personne donne-t-elle son rythme à la révolte de Roxane ?
5. En quoi les temps employés (passé composé, futur immédiat, présent) correspondent-ils à l'aveu, au défi et à la mort de l'héroïne ?

Le bain du sultan dans son harem. Gravure italienne du XVIII^e siècle.



■ REGARD SUR LES LETTRES PERSANES

■ UN ROMAN PAR LETTRES

Le choix de la **forme épistolaire** permet de :

- mettre des personnages circulant en Occident en relation avec des sédentaires restés en Orient, et de **reconstituer l'unité de lieu**, perpétuellement brisée par les hasards du voyage ;
- **varier les circonstances et les points de vue** et passer sans transition d'un sujet à l'autre.
- utiliser l'**ironie comparative** grâce au dialogue des deux héros.

■ L'EXOTISME

L'ouvrage s'inscrit dans la tradition des **récits de voyages fictifs** où un étranger formule sur la France une réflexion étonnée ou amusée, mais sans complaisance ; il utilise les ressources de l'**exotisme oriental** mis à la mode par les *Mille et Une Nuits* (voir p. 418).

La fiction du sérail suscite la peinture de **tableaux libertins** dans le goût du siècle, une **réflexion sociologique** sur la situation de la femme et une illustration concrète du despotisme (qui annonce une idée essentielle de l'*Esprit des lois*).

■ LA SATIRE DES MŒURS ET DES INSTITUTIONS

Les deux Persans s'autorisent une triple critique, contre l'Europe, le christianisme et le pouvoir royal. Un beau triplé !

- **les Français** sont dépeints comme légers, agités, instables, futiles et prétentieux ;
- **l'Église** apparaît comme un monument d'artifice et de supercherie, le pouvoir spirituel du pape est désacralisé ;
- **le pouvoir royal** semble lié à l'arbitraire, au despotisme.

De l'Esprit des lois (1748)

La préface de *De l'Esprit des lois* explique la genèse de l'œuvre : « Je suivais mon objet sans former de dessein ; je ne connaissais ni les règles ni les exceptions ; je ne trouvais la vérité que pour la perdre ; mais quand j'ai découvert mes principes, tout ce que je cherchais est venu à moi ; et, dans le cours de vingt années, j'ai vu mon ouvrage commencer, croître, s'avancer et finir. » Nul écrivain peut-être n'a été davantage que Montesquieu l'homme d'un livre unique, point de convergence de ses lectures, de ses voyages, de ses observations et de tous les thèmes antérieurement abordés : l'enquête sociologique des *Lettres persanes* et les conclusions des *Considérations* sont repris dans *De l'Esprit des lois* dans une autre perspective.

La structure de *De l'Esprit des lois* est complexe du fait de l'immensité de son objet : la recherche de l'essence, de la signification et de la justification des lois. Après avoir, dans un prologue philosophique, défini les lois comme « les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses », Montesquieu propose dans le Livre I une nouvelle définition de la loi : « La loi, en général est la raison humaine en tant qu'elle gouverne tous les peuples de la Terre ; et les lois politiques et civiles de chaque nation ne doivent être que les cas particuliers où s'applique cette raison humaine » (I, 3). Le plan de l'ouvrage se déroule dès lors avec une parfaite cohérence.

– Rapport entre les lois et les facteurs politiques (II à XIV). Montesquieu expose sa distinction des différents gouvernements (républicain, monarchique, despotique), profondément originale, car elle se fonde sur des « principes » d'ordre psychologique, puis il recherche les causes de la corruption de chaque régime, concluant que la dégradation des divers gouvernements mène toujours au despotisme.

– Rapports entre les lois et les facteurs physiques comme le climat (Livres XIV à XIX), les facteurs économiques (XX-XXII), les facteurs démographiques (XXII) et les facteurs religieux (XXIII). Les Livres XXIV à XXVI affirment que la vérité révélée du christianisme n'exclut pas la vérité sociologique des autres religions et critiquent divers abus de l'Église.

L'adéquation entre la liberté politique et la modération du gouvernement apparaît comme une conclusion à *De l'Esprit des lois* (XXVII-XXXI).

■ La séparation des pouvoirs ■

MONTESQUIEU
De l'Esprit des lois
(1748)

Un préambule général sur la séparation des pouvoirs ouvre deux longs chapitres de De l'Esprit des lois consacrés à la constitution d'Angleterre, que Montesquieu juge parfaitement harmonieuse et équilibrée : le pouvoir de faire les lois et le pouvoir de les appliquer ne résident pas dans les mêmes mains, et c'est là une garantie de liberté politique.

1. Régissant les rapports des nations entre elles.

2. Régissant les rapports des citoyens entre eux.

3. Le détenteur d'une fonction publique.

4. Des notables.

Il y a dans chaque État trois sortes de pouvoirs : la puissance législative, la puissance exécutrice des choses qui dépendent du droit des gens¹, et la puissance exécutrice de celles qui dépendent du droit civil².

Par la première, le prince ou le magistrat³ fait des lois pour un temps ou pour toujours, et corrige ou abroge celles qui sont faites. Par la seconde, il fait la paix ou la guerre, envoie ou reçoit des ambassades, établit la sûreté,

prévient les invasions. Par la troisième, il punit les crimes, ou juge les différends des particuliers. On appellera cette dernière la puissance de juger, et l'autre simplement la puissance exécutrice de l'État.

10 La liberté politique dans un citoyen est cette tranquillité d'esprit qui provient de l'opinion que chacun a de sa sûreté ; et pour qu'on ait cette liberté, il faut que le gouvernement soit tel qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen.

15 Lorsque dans la même personne ou dans le même corps de magistrature, la puissance législative est réunie à la puissance exécutrice, il n'y a point de liberté ; parce qu'on peut craindre que le même monarque ou le même sénat ne fasse des lois tyranniques pour les exécuter tyranniquement.

Il n'y a point encore de liberté, si la puissance de juger n'est pas séparée de la puissance législative et de l'exécutrice. Si elle était jointe à la puissance 20 législative, le pouvoir sur la vie et la liberté des citoyens serait arbitraire : car le juge serait législateur. Si elle était jointe à la puissance exécutrice, le juge pourrait avoir la force d'un oppresseur.

Tout serait perdu si le même homme, ou le même corps des principaux⁴, ou des nobles, ou du peuple, exerçaient ces trois pouvoirs : celui de faire des 25 lois, celui d'exécuter les résolutions publiques, et celui de juger les crimes ou les différends des particuliers.

Dans la plupart des royaumes de l'Europe, le gouvernement est modéré, parce que le prince, qui a les deux premiers pouvoirs, laisse à ses sujets l'exercice du troisième. Chez les Turcs, où ces trois pouvoirs sont réunis sur 30 la tête du sultan, il règne un affreux despotisme.

MONTESQUIEU, *De l'Esprit des lois*, De la constitution d'Angleterre, XI, 6 (1748)

■ POUR LE RÉSUMÉ

Analyse linéaire

1. Quelle formulation descriptive introduit la thèse de Montesquieu ? (lignes 1-3).

2. Pourquoi l'auteur répète-t-il en tête de phrase « par la première... par la deuxième... par la troisième... » ? Quelle signification attribuez-vous à la répétition de la conjonction « ou » ? Soulignez la précision des distinctions entre les pouvoirs (lignes 4-9).

3. Quel rôle joue la liberté ? (lignes 10-12).

4. Analysez les obstacles à la liberté qui découlent de la confusion des pouvoirs dans les trois cas de figure présentés successivement (lignes 23-24).

5. Sur quoi repose le gouvernement modéré cher à Montesquieu (lignes 27-28) ?

6. En quoi le dernier paragraphe illustre-t-il l'importance que Montesquieu accorde au pouvoir judiciaire ?

Entraînement

Résumez en soixante-dix mots environ les lignes 10 à 30.

■ De l'esclavage des nègres ■

MONTESQUIEU
De l'Esprit des lois
(1748)

Des effets du climat sur les sociétés humaines, considérées comme des organismes vivants, Montesquieu passe à l'influence du climat sur les lois (livre XIV). Il recherche d'abord comment le climat peut donner naissance à l'esclavage civil (livre XVI).

Sa critique de l'esclavage, appuyée seulement sur la philosophie et le droit, n'aurait pas suffi à émouvoir l'opinion publique. Montesquieu y ajoute un véritable réquisitoire contre l'esclavage des nègres.

1. La couleur des nègres intrigue beaucoup les savants et l'opinion publique au XVIII^e siècle.
2. Importance.

Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de

terres.
Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout bonne, dans un corps tout noir¹.

Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font les eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une façon plus marquée.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez les nations policées, est d'une si grande conséquence².

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ?

MONTESQUIEU, *De l'Esprit des lois*, XV, 5 (1748)

POUR LE COMMENTAIRE COMPOSÉ

Inspirez-vous, pour la rédaction de la deuxième partie de ce commentaire, du plan sommaire proposé. Montrez comment chaque argument des esclavagistes se réfute lui-même tout en soulignant la progression dans l'indignation de Montesquieu.

1. Un plaidoyer apparemment en faveur de l'esclavage.

- une hypothèse entretenant l'ambiguïté (lignes 1-2) ;
- deux arguments historiques et économiques (lignes 3-7) ;
- deux arguments d'ordre racial, nuancés d'esthétique et de théologie (lignes 8-14) ;
- deux arguments ethnologiques (lignes 15-19) ;
- un argument sociologique (lignes 19-21) ;
- un argument religieux (lignes 22-24) ;
- une conclusion appuyée sur un argument politique (lignes 24-27).

2. En fait, un réquisitoire indigné contre les esclavagistes.

3. La maîtrise du pamphlet.

- l'usage de l'antiphrase (procédé ironique consistant à employer un mot, une phrase ou une tournure dans un sens contraire à sa véritable signification ; exemple ligne 3 « ils ont dû ») ;
- la juxtaposition de petits paragraphes incisifs qui affectent une objectivité extrême (exemple lignes 15-19 ou 19-21) ;
- les traits de bouffonnerie (exemple lignes 10-11) ou de grotesque (exemple lignes 15-19) ;
- le recours au raisonnement par l'absurde : on soulignera l'opposition entre la conclusion apparente et la conclusion réelle (exemple lignes 22-24).

Conclusion

Montesquieu voit avec amertume la justice et la raison bafouées : sa conscience morale lui interdit d'assimiler un état de fait à un état de droit. Sa brillante démonstration relève d'une double lecture et rappelle que le philosophe est constamment obligé d'utiliser des masques pour décrire ou contester la société.

LA DÉNONCIATION DE L'ESCLAVAGE PAR LES PHILOSOPHES DU XVIII^e SIÈCLE

Après Montesquieu, Voltaire et les philosophes du XVIII^e siècle dénoncent l'esclavage comme une atteinte intolérable à la liberté et aux droits de l'homme. Leur action courageuse aboutira en 1794 à la suppression de l'esclavage par la Convention.

Voltaire : l'homme est un loup pour l'homme

Il me¹ restait de voir l'Afrique, pour jouir de toutes les douceurs de notre continent. Je la vis en effet. Mon vaisseau fut pris par des corsaires nègres : Notre patron fit de grandes plaintes ; il leur demanda pourquoi ils violaient ainsi les lois des nations. Le capitaine nègre lui répondit : « Vous avez le nez long, et nous l'avons plat ; vos cheveux sont tout droits, et notre laine est frisée ; vous avez la peau de la couleur de cendre, et nous de couleur d'ébène ; par conséquent nous devons, par les lois sacrées de la nature, être toujours ennemis. Vous nous achetez aux foires de la côte de Guinée comme des bêtes de somme, pour nous faire travailler à je ne sais quel emploi aussi pénible que ridicule. Vous nous faites fouiller à coups de nerfs de bœuf dans des montagnes, pour en tirer une espèce de terre jaune qui par elle-même n'est bonne à rien, et qui ne vaut pas, à beaucoup près, un bon oignon d'Égypte ; aussi, quand nous vous rencontrons et que nous sommes les plus forts, nous vous faisons esclaves, nous vous faisons labourer nos champs, ou nous vous coupons le nez et les oreilles². »

On n'avait rien à répliquer à un discours si sage. J'allai labourer le champ d'une vieille négresse pour conserver mes oreilles et mon nez.

VOLTAIRE, *Histoires des voyages de Scarmentado* (1754)

1. Le héros de l'*Histoire des voyages de Scarmentado* entreprend un périple autour du monde, qui sert de prétexte à une revue des horreurs accomplies par les hommes ■ 2. Le Code noir promulgué par Louis XIV en 1685, stipulait qu'un esclave fugitif devait avoir les oreilles coupées.

Helvétius : la honte de l'humanité

On conviendra qu'il n'arrive point de barrique de sucre en Europe qui ne soit teinte de sang humain.

Or quel homme à la vue des malheurs qu'occasionnent la culture et l'exportation de cette denrée refuserait de s'en priver, et ne renoncerait pas à un plaisir acheté par les larmes et la mort de tant de

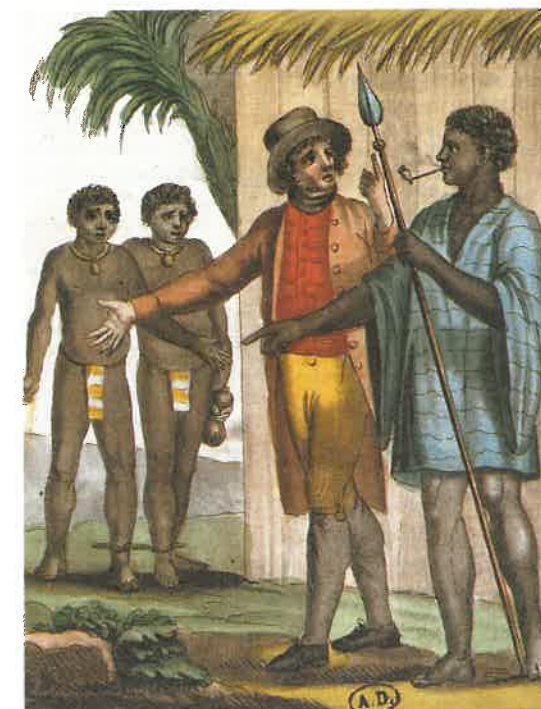
malheureux ? Détournons nos regards d'un spectacle si funeste et qui fait tant de honte et d'horreur à l'humanité.

HELVÉTIUS, *De l'Esprit* (1758)

Condorcet : l'égalité des races

Mes amis, quoique je ne sois pas de la même couleur que vous, leur déclare-t-il, je vous ai toujours regardés comme mes frères. La nature nous a formés pour avoir le même esprit, la même raison, les mêmes vertus que les Blancs. Je ne parle ici que de ceux d'Europe ; car pour les Blancs des Colonies, je ne vous ferai pas l'injure de les comparer avec vous ; je sais combien de fois votre fidélité, votre probité, votre courage ont fait rougir vos maîtres. Si on allait chercher un homme dans les îles de l'Amérique, ce ne serait point parmi les gens de chair blanche qu'on le trouverait.

CONDORCET, *Réflexions sur l'Esclavage des Nègres*



■ Très humble remontrance ■ aux inquisiteurs d'Espagne et de Portugal

MONTESQUIEU
De l'Esprit des lois
(1748)

Au Livre XXV de De l'Esprit des lois, Montesquieu critique l'existence de « lois pénales en fait de religion », car elles s'exercent toujours au détriment d'une minorité prise entre la crainte de renier sa foi et la crainte de désobéir à l'État.

Contraint de se limiter à des formules modérées quand il présente le point de vue du législateur, justifiant la tolérance entre les diverses religions, Montesquieu exprime avec force sa condamnation de l'Inquisition (le tribunal catholique institué pour le châtimement des hérétiques, des juifs et des mahométans), en feignant de citer un écrivain juif anonyme. C'est le procédé du « masque » oriental utilisé dans les Lettres persanes pour mettre en question l'étrangeté des coutumes, la bizarrerie des lois ou la particularité des croyances.

Une Juive de dix-huit ans, brûlée à Lisbonne au dernier auto-da-fé¹, donna occasion à ce petit ouvrage ; et je crois que c'est le plus inutile qui ait jamais été écrit. Quand il s'agit de prouver des choses si claires, on est sûr de ne pas convaincre.

5 L'auteur² déclare que, quoiqu'il soit Juif, il respecte la religion chrétienne, et qu'il l'aime assez pour ôter aux princes qui ne seront pas chrétiens un prétexte plausible pour la persécuter.

« Vous vous plaignez, dit-il aux inquisiteurs, de ce que l'empereur du Japon fait brûler à petit feu tous les chrétiens qui sont dans ses États ; mais il vous répondra : Nous vous traitons, vous qui ne croyez pas comme nous, comme vous traitez vous-mêmes ceux qui ne croient pas comme vous : vous ne pouvez vous plaindre que de votre faiblesse, qui vous empêche de nous exterminer, et qui fait que nous vous exterminons.

15 « Mais il faut avouer que vous êtes bien plus cruels que cet empereur. Vous nous faites mourir, nous qui ne croyons que ce que vous croyez, parce que nous ne croyons pas tout ce que vous croyez³. Nous suivons une religion que vous savez vous-même avoir été autrefois chérie de Dieu : nous pensons que Dieu l'aime encore, et vous pensez qu'il ne l'aime plus ; et parce que vous jugez ainsi, vous faites passer par le fer et par le feu ceux qui sont dans cette erreur si pardonnable, de croire que Dieu aime encore ce qu'il a aimé.

20 « Si vous êtes cruels à notre égard, vous l'êtes bien plus à l'égard de nos enfants ; vous les faites brûler, parce qu'ils suivent les inspirations que leur ont données ceux que la loi naturelle et les lois de tous les peuples leur apprennent à respecter comme des dieux⁴.

25 « Vous vous privez de l'avantage que vous a donné sur les mahométans la manière dont leur religion s'est établie. Quand ils se vantent du nombre de leurs fidèles, vous leur dites que la force les leur a acquis, et qu'ils ont étendu leur religion par le fer : pourquoi donc établissez-vous la vôtre par le feu ?

30 « Quand vous voulez nous faire venir à vous, nous vous objectons une source⁵ dont vous vous faites gloire de descendre. Vous nous répondez que votre religion est nouvelle, mais qu'elle est divine ; et vous le prouvez parce qu'elle s'est accrue par la persécution des païens et par le sang de vos martyrs ; mais aujourd'hui vous prenez le rôle des Dioclétiens⁶, et vous nous faites prendre le vôtre.

35 « Nous vous conjurons, non pas par le Dieu puissant que nous servons, vous et nous, mais par le Christ que vous nous dites avoir pris la condition humaine pour vous proposer des exemples que vous puissiez suivre ; nous vous conjurons d'agir avec nous comme il agirait lui-même s'il était encore sur la terre. Vous voulez que nous soyons chrétiens, et vous ne voulez pas l'être.

MONTESQUIEU, De l'Esprit des lois, XXV, 13 (1748)

1. L'auto-da-fé était constitué par la lecture solennelle des jugements de l'Inquisition et l'exécution des peines atroces infligées aux condamnés : les impénitents étaient brûlés vifs, les non-repentants bénéficiaient de la faveur d'être étranglés avant d'être jetés au feu.

2. L'auteur présumé du « petit ouvrage » adressé aux Inquisiteurs.

3. Les juifs ne croient pas que Jésus-Christ soit le Messie envoyé par Dieu aux hommes.

4. Leurs parents.

5. Abraham et l'Ancien Testament.

6. Empereur de Rome de 284 à 305, Dioclétien ordonna en 303 contre les chrétiens une persécution qui dura dix ans.

3. L'APPARITION DES GRANDS THÈMES DU SIÈCLE : VOLTAIRE (1694-1778)

ŒUVRE - ÉTUDE

Lettres philosophiques (1734)

Exilé en Angleterre de 1726 à 1728, Voltaire (voir p. 439) regarde, écoute, questionne, lit et fait provision d'idées : il souhaite déjà proposer à ses compatriotes des modèles anglais. En 1728, il rédige en anglais quatorze *Lettres concernant la nation anglaise* qui traitent de religion, de politique et de la condition sociale de l'écrivain. Quelque temps après, le sort révoltant réservé à l'actrice Adrienne Lecouvreur, dont le corps a été jeté à la voirie, lui fait éprouver l'urgence de diffuser en France la leçon de l'Angleterre, pays de liberté où la dignité de l'artiste est reconnue. Il reprend alors ses *Lettres* et les récrit en français.

Les *Lettres anglaises*, confiées dans un premier temps aux libraires de Londres, paraissent en France sous le titre de *Lettres philosophiques*. La mise en vente du livre devait entraîner l'arrestation de l'éditeur et le lancement d'une lettre de cachet contre l'auteur.

Le tableau de l'Angleterre brossé par Voltaire célèbre un pays où règnent la liberté religieuse (Lettres I à VII sur la religion anglicane, dominante, mais soumise à la loi laïque et tolérante à l'égard des sectes), la liberté politique (Lettres VIII et IX sur le Parlement et le gouvernement), la liberté scientifique (Lettres XI à XVII sur la philosophie expérimentale de Bacon, le sensualisme de Locke et les découvertes de Newton) et la liberté dans la création littéraire (Lettres XVIII à XXIV). La Lettre XXV sur les *Pensées* de Pascal développe une conception du bonheur qui refuse les lois et les rites du christianisme, et conduit le philosophe à un humanisme déiste.

■ « J'allai trouver un des plus célèbres quakers d'Angleterre... »

VOLTAIRE
Lettres philosophiques
(1734)

Ce n'est pas un hasard si les *Lettres philosophiques* débutent par quatre lettres sur les quakers, une des plus singulières parmi les nombreuses sectes nées en Angleterre. Belle occasion de rencontrer un personnage dont le comportement, jugé insidieusement naturel par le narrateur, souligne l'arbitraire des habitudes continentales. Belle occasion aussi de présenter une religion qui apparaît comme une illustration vivante du déisme de Voltaire : tolérance face aux autres manifestations de l'esprit religieux, retour à la pureté perdue des origines, foi sincère coupée de tout appareil ecclésiastique.

J'ai cru que la doctrine et l'histoire d'un peuple si extraordinaire¹ méritaient la curiosité d'un homme raisonnable. Pour m'en instruire, j'allai trouver un des plus célèbres quakers d'Angleterre, qui, après avoir été trente ans dans le commerce, avait su mettre des bornes à sa fortune et à ses désirs, et s'était retiré dans une campagne auprès de Londres. Je fus le chercher dans sa retraite ; c'était une maison petite, mais bien bâtie, pleine de propreté sans ornement. Le quaker était un vieillard frais qui n'avait jamais eu de maladie, parce qu'il n'avait jamais connu les passions ni l'intempérance : je n'ai point vu en ma vie d'air plus noble ni plus engageant que le sien. Il était vêtu, comme tous ceux de sa religion, d'un habit sans plis dans

1. Secte fondée en 1649 par Georges Fox, privilégiant le culte spontané, l'inspiration directe des fidèles et le refus systématique des sacrements. La protestation religieuse des quakers devient assez rapidement sociale et politique, ce qui entraîne des persécutions et explique l'émigration en Amérique et la fondation par William Penn de la Pennsylvanie (1687) qui se voulait terre d'asile et de liberté.

2. Les protestants calvinistes.

LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Quels sont les traits dominants du quaker ? Relevez ses particularités vestimentaires.
2. Comment le quaker se comporte-t-il à l'égard de son visiteur ? Son absence de civilité correspond-elle à sa nature profonde ?
3. Relevez toutes les oppositions qui font ressortir par contraste les attitudes des deux personnages et qui valorisent le quaker.
4. Sur quels arguments le quaker fonde-t-il sa critique du catholicisme ? Analysez chez lui le mélange de simplification démystificatrice et de savoir biblique.
5. Où apparaissent les bases du déisme voltairien ?
6. Étudiez la manière dont Voltaire transforme son « reportage » et son « interview » en plaidoyer pour la tolérance et en éloge de l'Angleterre, terre de liberté.

AU-DELÀ DU TEXTE

Composition française

- Jean-Marie Goulemot, sous le sous-titre « l'extériorité philosophique : une démystification », commente en ces termes la visite de Voltaire chez le quaker (*La Littérature des Lumières*, éd. Bordas, 1989) :

« La scène vise à donner conscience au lecteur français de l'arbitraire de ses habitudes en les lui présentant comme autant de rituels étranges. La mise à distance s'opère en révélant l'étrangeté, le ridicule même, de telle ou telle coutume, acceptée en France comme totalement naturelle. La leçon est d'éloignement et de distanciation à soi [...]. Le genre est suffisamment souple pour qu'il soit impossible de le réduire à un seul modèle. Les questions du quaker, ses réponses, les aveux confus du Français, ses questions ingénument indignées sont autant de moyens mis en œuvre pour démystifier la réalité. L'essentiel n'est-il pas de parvenir à parler depuis une extériorité positive, hors de la société catholique et monarchique qui est celle du lecteur lui-même. »

Commentez, et s'il y a lieu discutez, ce jugement en vous appuyant sur des exemples précis, empruntés notamment aux *Lettres persanes* et aux *Contes* de Voltaire, et au *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot.

les côtés et sans boutons sur les poches ni sur les manches, et portait un grand chapeau à bords rabattus, comme nos ecclésiastiques ; il me reçut avec son chapeau sur la tête, et s'avança vers moi sans faire la moindre inclination de corps ; mais il y avait plus de politesse dans l'air ouvert et humain de son visage qu'il n'y en a dans l'usage de tirer une jambe derrière l'autre et de porter à la main ce qui est fait pour couvrir la tête. « Ami, me dit-il, je vois que tu es un étranger ; si je puis t'être de quelque utilité, tu n'as qu'à parler. – Monsieur, lui dis-je, en me courbant le corps et en glissant un pied vers lui, selon notre coutume, je me flatte que ma juste curiosité ne vous déplaira pas, et que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'instruire de votre religion. – Les gens de ton pays, me répond-il, font trop de compliments et de révérences ; mais je n'en ai encore vu aucun qui ait eu la même curiosité que toi. Entre, et dinons d'abord ensemble. » Je fis encore quelques mauvais compliments, parce qu'on ne se défait pas de ses habitudes tout d'un coup ; et, après un repas sain et frugal, qui commença et qui finit par une prière à Dieu, je me mis à interroger mon homme. Je débutai par la question que de bons catholiques ont faite plus d'une fois aux huguenots² : « Mon cher Monsieur, lui dis-je, êtes-vous baptisé ? – Non, me répondit le quaker, et mes confrères ne le sont point. – Comment, morbleu, repris-je, vous n'êtes donc pas chrétien ? – Mon fils, répartit-il d'un ton doux, ne jure point ; nous sommes chrétiens et tâchons d'être bons chrétiens, mais nous ne pensons pas que le christianisme consiste à jeter de l'eau froide sur la tête, avec un peu de sel. – Eh ! ventrebleu, repris-je, outré de cette impiété, vous avez donc oublié que Jésus-Christ fut baptisé par Jean ? – Ami, point de jurements, encore un coup, dit le bénin quaker. Le Christ reçut le baptême de Jean, mais il ne baptisa jamais personne ; nous ne sommes pas les disciples de Jean, mais du Christ. – Hélas ! dis-je, comme vous seriez brûlé en pays d'Inquisition, pauvre homme !... »

VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, Lettre I, « Sur les quakers » (1734)

1. Argile servant à dégraisser les tissus.
2. Dans l'été 1726, en réalité.
3. Port proche de Panama.
4. Eugène de Savoie, passé au service de l'Autriche et devenu généralissime des armées impériales parce que Louis XIV n'avait pas voulu faire appel à ses services. Il est vainqueur des Français à Turin en 1706.
5. Agent commercial d'une maison d'import-export.
6. En Syrie.

Malgré les encouragements officiels de Colbert au siècle précédent, le commerce est encore frappé en France sous Louis XV de discrédit, sinon d'interdit : l'Église catholique le considère avec suspicion (ne suppose-t-il pas que la richesse matérielle suffit au bonheur de l'homme !) et la noblesse ne peut, sauf exception, s'y livrer sans déroger à son rang. En faisant l'éloge de la prospérité économique anglaise, Voltaire témoigne de son admiration pour une société dynamique qui préfère l'enrichissement à l'immobilisme.

Le commerce, qui a enrichi les citoyens en Angleterre, a contribué à les rendre libres, et cette liberté a étendu le commerce à son tour ; de là s'est formée la grandeur de l'État ; c'est le commerce qui a établi peu à peu les forces navales, par qui les Anglais sont les maîtres des mers. Ils ont à présent près de deux cents vaisseaux de guerre ; la postérité apprendra peut-être avec surprise qu'une petite île, qui n'a de soi-même qu'un peu de plomb, de l'étain, de la terre à foulon¹ et de la laine grossière, est devenue par son commerce assez puissante pour envoyer en 1723² trois flottes à la fois en trois extrémités du monde, l'une devant Gibraltar conquise et conservée par ses armes, l'autre à Porto-Bello³ pour ôter au roi d'Espagne la jouissance des trésors des Indes, et la troisième dans la mer Baltique pour empêcher les puissances du nord de se battre.

Quand Louis XIV faisait trembler l'Italie, et que ses armées déjà maîtresses de la Savoie et du Piémont étaient prêtes de prendre Turin, il fallut que le prince Eugène⁴ marchât du fond de l'Allemagne au secours du duc de Savoie : il n'avait point d'argent sans quoi on ne prend ni ne défend les villes, il eut recours à des marchands anglais ; en une demi-heure de temps, on lui prêta cinquante millions. Avec cela il délivra Turin, battit les Français, et écrivit à ceux qui avaient prêté cette somme ce petit billet : « Messieurs, j'ai reçu votre argent et je me flatte de l'avoir employé à votre satisfaction. »

Tout cela donne un juste orgueil à un marchand anglais, et fait qu'il ose se comparer, non sans quelque raison, à un citoyen romain. Aussi le cadet d'un pair du royaume ne dédaigne point le négoce : milord Townshend, ministre d'État, a un frère qui se contente d'être marchand dans la Cité. Dans le temps que milord Oxford gouvernait l'Angleterre, son cadet était facteur⁵ à Alep⁶, d'où il ne voulut pas revenir, et où il est mort.



Vue de Londres au XVIIIe.
Gravure fin du XVIIIe,
début XIXe siècle.
Vienne, Musée de la Ville.

7. Un « quartier » correspond à une génération d'ascendance dans la noblesse.

8. Bombay.

Cette coutume, qui pourtant commence trop à se passer, paraît monstrueuse à des Allemands entêtés de leurs quartiers⁷ ; ils ne sauraient concevoir que le fils d'un pair d'Angleterre ne soit qu'un riche et puissant bourgeois, au lieu qu'en Allemagne tout est prince ; on a vu jusqu'à trente altesses du même nom, n'ayant pour tout bien que des armoiries et de l'orgueil.

En France est marquis qui veut, et quiconque arrive à Paris du fond d'une province avec de l'argent à dépenser et un nom en ac ou en ille, peut dire « un homme comme moi, un homme de ma qualité », et mépriser souverainement un négociant ; le négociant entend lui-même parler si souvent avec dédain de sa profession qu'il est assez sot pour en rougir ; je ne sais pourtant lequel est le plus utile à un État, ou un seigneur bien poudré qui sait précisément à quelle heure le roi se lève, à quelle heure il se couche, et qui se donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'esclave dans l'antichambre d'un ministre, ou un négociant qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Surate⁸ et au Caire, et contribue au bonheur du monde.

VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, Lettre X, « Sur le commerce » (1734)

LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Relevez l'intervention de l'auteur dans le renversement radical des valeurs qui permet d'identifier le marchand au citoyen romain.
2. Quelles formules attirent l'attention sur la nouvelle idéologie qui commence à poindre en Allemagne ?
3. Comment Voltaire retourne-t-il les complexes des négociants, illustrés par une référence à Monsieur Jourdain, pour prouver leur supériorité sociale ?

Les effets de style

1. Rapprochez le substantif qui ouvre la lettre et le syntagme* final. Quelle conclusion en tirez-vous sur la pensée de Voltaire dans ce texte ?
2. Quels éléments successifs mettent en relief (lignes 1-3) l'interdépendance du commerce et de la liberté ?
3. Où apparaissent les moyens utilisés par Voltaire pour mettre l'accent sur la puissance anglaise (cohérence du vocabulaire, répétitions, argumentation chiffrée, contrastes, rythme ternaire*...) ?
4. En quoi l'anecdote significative de la puissance anglaise (l'emprunt du prince Eugène) témoigne-t-elle chez Voltaire d'un talent de conteur bien affirmé ?

POUR LE RÉSUMÉ

Entraînement

1. Repérez les apparitions du mot « commerce » et son champ lexical*.

2. Analysez dans le détail le plan de la lettre, dont le schéma général est le suivant :

- l'interdépendance entre le commerce, la liberté et la puissance (illustrée par l'expansion anglaise, puis une anecdote empruntée à l'histoire de France) : lignes 1-20 ;
- l'identification du marchand anglais au citoyen romain : lignes 21-26 ;
- vers une idéologie du mérite ; l'immobilisme de l'aristocratie française, au moment où naît une nouvelle élite.

AU-DELÀ DU TEXTE

Exposé

- À partir du *Voltaire en son temps*, tome I, (Touzot, 1985) présentez les aspects de cette lettre philosophique liés à un épisode de la vie de l'écrivain ou à sa personnalité.

Composition française

- René Pomeau s'interroge sur la signification profonde de cette lettre (*Politique de Voltaire*, éd. A. Colin, 1963, p. 86) : « Elle résume en termes frappants le conflit social du XVIII^e siècle. Non pas, comme on le dit trop souvent, de façon simpliste, bourgeoisie contre noblesse ; mais à une aristocratie d'ancien style, ayant, en France, déserté ses fiefs pour la cour, s'oppose une classe d'affaires, aristocratique et bourgeoise. L'évolution n'implique pas nécessairement un affrontement : elle peut aussi bien s'opérer par un glissement d'une forme à l'autre. Ici encore c'est une disposition d'esprit qu'il s'agit de changer. »

Commentez ces remarques en vous fondant sur une analyse précise de la seconde partie de la *Lettre*.

L'influence de l'Angleterre

Voltaire et Montesquieu apparaissent profondément marqués par l'Angleterre. Cet engouement pour un pays qui s'éveille plus vite que la France à la vie moderne transparaît à travers l'idéal proposé par les *Lettres philosophiques*.

Le schisme anglican a permis une **multiplicité des opinions religieuses**, ce qui favorise toutes les formes de la **liberté de penser**. « Le mot libre-penseur, observe Georges Mailhos, ne sera qu'une traduction de l'anglais freethinker ».

La variété des sectes entraîne en Angleterre la recherche d'un minimum commun de croyances religieuses. Ce point commun se rencontre dans la « religion naturelle », la « religion raisonnable », c'est-à-dire le « déisme ».

Le déisme

Le **déisme** se résume dans la croyance, indépendamment de toute révélation, à l'existence d'un être unique défini par le philosophe Clarke dès 1704 comme « Éternel, Infini, Intelligent, Tout-Puissant et Tout-Sage, Créateur, Conservateur et Monarque Souverain de l'Univers ». En France, il répond aux exigences de ceux qui refusent à la fois la dévotion traditionnelle et l'athéisme et s'en remettent, comme Voltaire et la plupart des philosophes, à une religion « naturelle » et « raisonnable ».

Liberté politique

La **monarchie constitutionnelle anglaise**, où le roi règne sous le contrôle du Parlement, représente un idéal politique enviable pour Voltaire. À Montesquieu, elle a inspiré sa célèbre théorie de la **séparation des pouvoirs**, seul garant de la liberté contre le despotisme. Les hommes de la Révolution française trouveront dans l'*Esprit des lois* leur idéal : une république fondée sur la vertu.

La **liberté politique** trouve ses racines dans l'**élan économique** et la **puissance commerciale** anglais. Un monde nouveau se bâtit, sur lequel la France va prendre un demi-siècle de retard, et que célèbrent la dixième des *Lettres philosophiques* et *Le Mondain* (voir p. 442).

Science et philosophie

Newton, en qui Voltaire admire le savant et le philosophe déiste, Bacon, « père de la philosophie expérimentale » et Locke marquent la pensée anglaise, puis française. Les *Lettres philosophiques* montrent que l'audace de la pensée, les révolutions scientifiques et idéologiques ne pouvaient naître qu'au sein d'une nation privilégiant l'empirisme.

C'est la **génération de 1720**, celle de Montesquieu et de Voltaire, qui découvre Locke et en fait la base de la philosophie des Lumières.

■ Mots-clés ■

Empirisme. V. LOCKE. L'expérience est la source de toute science (et par suite il faut laisser chacun faire ses expériences, ce qui justifie la liberté politique et la tolérance religieuse).

Sensualisme. Toutes les idées de l'homme lui viennent des sens. Le cerveau est une table rase s'animant seulement lorsqu'il est frappé par les sensations.

Loi. V. MONTESQUIEU. « La raison humaine en tant qu'elle gouverne tous les peuples de la terre. »
« Les lois doivent être relatives au physique d'un pays, en genre de vie des gens etc. »

Modération. Manière de gouverner définie par :
– un climat qui favorise l'esprit de liberté ;
– le respect de l'esprit général de la nation ;
– une tension spontanée ou volontaire qui maintient l'esprit de liberté dans des limites justes ;
– l'équilibre des pouvoirs.

Despotisme. C'est une sorte d'enfer où, comme une araignée monstrueuse, « un seul, sans lois et sans règle, entraîne tout par sa volonté et ses caprices ». Les corrélations en sont la guerre, la cruauté de la justice, l'esclavage civil, l'esclavage des femmes, l'absurde, l'horreur et le silence. Les équivalents actuels du despotisme : le totalitarisme et le fascisme.

■ Citations ■

MONTESQUIEU

- *Le sentiment du bonheur et l'acceptation du destin :*
« Je m'éveille le matin avec une joie secrète ; je vois la lumière avec une espèce de ravissement. Tout le reste du jour je suis content. » (*Pensées*)

« Quand je devins aveugle, je compris d'abord que je saurais être aveugle. » (*Pensées*)

- *L'altruisme universaliste :*
« Si je savais quelque chose qui me fût utile, et qui fût préjudiciable à ma famille, je la rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose utile à ma famille, et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie, et qui fût préjudiciable à l'Europe, ou bien qui fût utile à l'Europe et préjudiciable au Genre humain, je la regarderais comme un crime. » (*Pensées*)

- *L'observation de la réalité :*
« Je n'ai point tiré mes principes de mes préjugés, mais de la nature des choses. » (*De l'Esprit des lois, Préface*)

- *Le refus du déterminisme :*
« Les mauvais législateurs sont ceux qui ont favorisé les vices du climat et les bons sont ceux qui s'y sont opposés. » (*De l'Esprit des lois, XIV, 5*)

- *L'aversion du despotisme :*
« Quand les sauvages de Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied, et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique. » (*De l'Esprit des lois, V, 13*)
« Les fleuves courent se mêler dans la mer : les monarchies vont se perdre dans le despotisme. » (*De l'Esprit des lois, VIII, 17*)

- *L'art des formules :*
« Le pape est le chef des chrétiens. C'est une vieille idole qu'on encense par habitude. » (*Lettres persanes, 29*)
« Tous les maris sont laids. » (*Pensées*)

VOLTAIRE

- *Pluralisme et liberté :*
« S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, le despotisme serait à craindre ; s'il y en avait deux, elles se couperaient la gorge ; mais il y en a trente, et elles vivent en paix et heureuses. » (*Lettres philosophiques, VI*)

- *La liberté politique, une conquête :*
« La nation anglaise est la seule de la terre qui soit parvenue à régler le pouvoir des rois en leur résistant. » (*Lettres philosophiques, VIII*)

- *Une morale de l'action :*
« L'homme est né pour l'action, comme le feu tend en haut et la pierre en bas. N'être point occupé et n'exister pas est la même chose pour l'homme. » (*Lettres philosophiques, XXV*)

■ Éditions et Études ■

MONTESQUIEU : *Lettres persanes*, par Jean Starobinski, Folio, 1973.
Considérations..., par Jean Ehrard, Garnier-Flammarion, 1968.
De l'Esprit des lois, par Victor Goldschmidt, Garnier-Flammarion, 1979.

VOLTAIRE : *Lettres philosophiques*, par Frédéric Deloffre, Folio, 1987.

Études

Michel Launay et Georges Mailhos : *Introduction à la vie littéraire du XVIII^e siècle*, Borda, 1969.
Paul Vernière : *Montesquieu et l'Esprit des lois*, SEDES, 1977.
René Pomeau : *D'Arouet à Voltaire*, Touzot, 1985.
Jeanne et Michel Charpentier : *Voltaire*, Nathan, 1991.
Christiane Mervaud : *Voltaire*, Borda, 1991.